

cessaire, et éviter la précipitation et la légèreté, source ordinaire des inductions défectueuses. Nous devons surtout ne juger que lorsque nous sommes de sang-froid, sans passion et sans préjugé.

S'agit-il en particulier des sophismes? Comme ils naissent généralement de la légèreté avec laquelle l'esprit accepte des prémisses qui ne sont pas vraies, il faut vérifier avec soin les principes d'où nous partons, en mesurer exactement le sens et la portée, être circonspects dans nos conclusions, et, quand nous discutons, obliger notre adversaire à user de la même réserve que nous.

Ces précautions rendront nos erreurs moins fréquentes et moins graves en diminuant les causes qui y donnent lieu. Cependant on aurait tort de croire que l'homme le plus mesuré dans ses opinions, le plus circonspect et le plus sage dans sa conduite, puisse éviter toute méprise. Nos erreurs, en effet, comme nos vices et nos souffrances, tiennent à une cause première que tous nos efforts ne peuvent détruire : nous voulons dire la faiblesse irrémédiable d'un esprit qui est nécessairement imparfait, puisqu'il est créé.

DE FRANCE¹.

XVII.

LIMITES ET ÉTENDUE DE LA GAULE. — CARACTÈRE DES PEUPLADES GAULOISES. — DRUIDES ET MONUMENTS DRUIDIQUES. — ANCIENNES MIGRATIONS EN ESPAGNE, EN ITALIE, DANS LA VALLÉE DU DANUBE, EN GRÈCE, EN THRACE, EN ASIE MINEURE.

Deux mers, l'Océan et la Méditerranée, deux chaînes de hautes montagnes, les Pyrénées et les Alpes, enfin un des plus grands fleuves de l'Europe, le Rhin, marquaient dans l'antiquité les limites de la Gaule, plus grande d'un quart que la France d'aujourd'hui. La France actuelle a en effet perdu la Savoie, la Suisse, les provinces rhénanes et la Belgique, de sorte qu'elle a reculé des Alpes derrière le Jura, et que sa frontière est tracée de Dunkerque à Lauterbourg, et de Pont-de-Beauvoisin à Briançon, par une limite artificielle, au lieu de l'être comme dans l'ancienne Gaule par le Rhin et les Alpes. Elle n'a plus en conséquence qu'une superficie de 527 686 kilomètres carrés, 2693 kilomètres de côtes, sans compter les îles, mais en suivant les principales sinuosités, et 1521 kilomètres de frontières continentales.

Trois ou quatre cents peuplades, divisées en trois grandes familles, se partageaient anciennement le territoire gaulois :

1° Les *Ibères*, probablement venus par l'Espagne, qui dominèrent sur toute la Gaule méridionale, et furent peu à peu refoulés sous le nom d'Aquitains, au sud de la Garonne, et sous le nom de Ligures salyens, au sud de la Durance. Leur langue était celle des Basques des Pyrénées. 2° Les *Celtes* ou *Gaëls*, entre la Garonne, la Seine, le cours supérieur du Rhin et les Alpes. Les bas Bretons sont aujourd'hui les débris vivants de cette race. 3° Les *Belges* ou *Kymris*, arrivés les derniers vers 600 et 350, et qui se fixèrent entre la Seine, la Marne, le Rhin et la mer. Des Grecs originaires de Phocée fon-

¹ Cette histoire de France est extraite de l'*Abregé de l'Histoire de France* de M. V. Duruy, en 3 vol. in-12. Librairie Hachette.

dèrent, vers 600, *Marseille*, qui couvrit de ses comptoirs toute la côte gauloise de la Méditerranée. Antérieurement, des Phéniciens avaient bâti *Nîmes*.

Toutes les tribus celtiques ou belges avaient des coutumes à peu près semblables, malgré la différence des origines, et, aux yeux des étrangers, elles ne formaient qu'un seul peuple. Les Grecs et les Romains ne voyaient que des Gaulois dans la Gaule, parce qu'ils y trouvaient partout le même courage.

Les Gaulois honoraient les braves, méprisaient la vie, quand il fallait combattre, et croyaient à l'immortalité de l'âme. Aussi pendant les funérailles jetaient-ils dans le bûcher des lettres adressées à leurs parents morts, pensant que ceux-ci devaient les lire.

Les Gaulois, très-superstitieux, comme tous les peuples barbares, adorèrent d'abord le tonnerre, les astres, l'Océan, les fleuves, les lacs, le vent, c'est-à-dire les forces matérielles de la nature; puis les forces morales et intelligentes : Hésus, le génie de la guerre; Teutatès celui du commerce et l'inventeur des arts; Ogmîus, le dieu de la poésie et de l'éloquence, qui était représenté avec des chaînes d'or sortant de sa bouche pour aller saisir et entraîner ceux qui l'écoutaient. La fête de Teutatès se célébrait la première nuit de l'année nouvelle, dans les forêts, à la lueur des flambeaux. Cette nuit-là, le chef des prêtres cueillait avec une faucille d'or le gui, plante parasite qui naît sur les branches de certains arbres et qui jouait un grand rôle dans les cérémonies religieuses et la médecine des Gaulois, mais ils ne recherchaient que celui qui poussait sur le chêne, leur arbre sacré. Ces prêtres, appelés druides ou hommes des chênes, avaient des doctrines plus relevées que celles de la foule; ils croyaient aux peines et aux récompenses dans la vie à venir. Mais d'horribles superstitions, des sacrifices humains ensanglantaient les grossiers autels qu'ils élevaient au fond des forêts séculaires, ou au milieu des landes sauvages.

Ces monuments, que l'on retrouve en grand nombre dans nos provinces de l'ouest, sont des blocs énormes de pierres brutes, fichées en terre ou superposées, qu'on appelait, selon la manière dont ils étaient disposés, *peulvans*, *menhirs*, *cromleach* et *dolmen*. Ils sont formés de pierres brutes qui ont jusqu'à sept mètres de longueur et autant de largeur, par conséquent d'un poids énorme. On y trouve parfois des sculptures grossières figurant des croissants, des spirales, des animaux ou des arbres entrelacés.

Les plus célèbres monuments druidiques sont ceux de Carnac, de Lok-Maria-Ker et de la lande du Haut-Brien, en Bretagne; l'allée couverte ou dolmen de Bagnaux près Saumur, et connue sous le nom

de *Roche aux fées*, qui a vingt mètres de longueur; celle d'Essé, à vingt-huit kilomètres de Rennes; la *Pierre branlante* de Perros-Guyrech (Côtes-du-Nord), longue de quatorze mètres sur sept d'épaisseur, et si parfaitement équilibrée, qu'un seul homme peut la mettre en branle, malgré son poids de cinq cent mille kilogrammes.

Les druides s'assemblaient à une certaine époque de l'année dans un lieu consacré sur la frontière du pays des Carnutes, regardé comme le point central de toute la Gaule, et là se rendaient de toutes parts ceux qui avaient des différends pour les soumettre à leurs décisions. Ils n'allaient point à la guerre et étaient exempts des tributs imposés aux autres Gaulois. Des bardes et des devins étaient affiliés à leur ordre, où l'on n'entrait que par l'élection, après un noviciat sévère de vingt années employé surtout à apprendre des vers qui contenaient leurs doctrines et leurs rites. Il y avait aussi des druidesses dont quelques-unes, demeurant sur des écueils sauvages battus par une mer orageuse, passaient pour des magiciennes redoutables. Telles étaient les neuf vierges de l'île de Sein.

Les druides, seuls dépositaires de toute science, régnerent longtemps par la supériorité intellectuelle et par la terreur. Mais trois siècles environ avant notre ère, les guerriers et les nobles brisèrent, au milieu d'affreuses convulsions, le joug de la caste sacerdotale. L'aristocratie militaire fut, après sa victoire, attaquée à son tour par les classes inférieures, surtout par les habitants des villes. Les druides s'unirent aux rebelles contre les nobles qui les avaient dépossédés, et dans la plupart des cités, le gouvernement royal fut successivement aboli. Cette révolution achevait de s'accomplir quand César entreprit de dompter les Gaulois.

Nul peuple barbare n'eut un égal renom d'intrépidité. Ils troublèrent tout l'ancien monde de leurs courses aventureuses. A une époque inconnue, ils pénétrèrent en Espagne où le peuple qui résista le plus énergiquement aux Romains était, comme son nom l'indique, un mélange de Gaulois et d'Ibères, les Celtibériens. Numance était une ville de ce peuple. A deux reprises, vers 1400 sous le nom d'Ombriens, vers 587 sous ceux d'Insubres, de Cénomans, de Boïes et de Senons, ils firent la conquête du nord de l'Italie, où tant de fois leurs descendants sont retournés. La première armée romaine qui les vit s'enfuit épouvantée (bataille de l'*Allia*, en 390). Ils prirent et brûlèrent Rome, assiégèrent sept mois le Capitole, et forcèrent le sénat de se racheter à prix d'argent. D'autres, établis dans la vallée du Danube, sous Sigovèse, en 587, où des émigrants de Toulouse vinrent les rejoindre en 281, répondirent à Alexandre, jeune, heureux et menaçant, qu'ils ne craignaient rien que la chute du ciel.

Ils inondèrent la Thrace et voulurent piller Delphes, en Grèce. Au milieu de l'Asie Mineure, ils fondèrent, en 278, un État longtemps redouté, la *Galatie*, et en Afrique, ils furent les meilleurs soldats de Carthage. C'est avec le sang des Gaulois italiens qu'Annibal gagna toutes ses victoires.

XVIII.

SOUMISSION DE LA GAULE NARBONAISE AUX ROMAINS. — LUTTES CONTRE CÉSAR (58-50). — PACIFICATION DE LA GAULE.

Cette race valeureuse eût été invincible si elle avait été unie; mais la multitude de ses villes, toutes ennemies les unes des autres, et, dans l'intérieur de chaque cité, la rivalité des grands, des druides et du peuple, rendaient la guerre civile presque permanente.

On a vu que les Gaulois étaient divisés en trois ou quatre cents petits États. De grandes confédérations s'étaient pourtant formées. Les peuples les plus puissants avaient réuni et groupé autour d'eux les plus faibles, à titre de sujets ou de clients. Ainsi les Arvernes (Clermont), les Édues (Autun), les Rèmes (Reims) dominaient sur de vastes territoires. Mais la guerre était entre ces confédérations comme entre les petites cités, et ce fut en s'appuyant sur quelques-unes d'entre elles que les Romains vainquirent les autres. Ils n'osèrent toutefois attaquer les Gaulois qu'après avoir dompté leurs colonies d'Italie (les Gaulois cisalpins, en 192) et de l'Asie Mineure (les Galates, en 189).

Appelés dès l'année 454 par les Grecs de Marseille, contre les Gaulois du voisinage, les Romains ne vainquirent d'abord que pour le compte de leurs alliés. Mais, à la suite d'une seconde expédition contre les Arvernes (peuple de l'Auvergne), ils fondèrent la ville d'Aix (123); cinq ans plus tard, celle de Narbonne. En l'an 106, ils prirent Toulouse. Ils possédèrent alors dans la Gaule une vaste province qu'ils appelèrent la Narbonnaise. L'invasion des Teutons faillit la leur ôter; mais Marius, en l'année 102, extermina près d'Aix ces barbares. La Gaule fut la dernière des conquêtes de la république, et sa défaite fit la fortune et la gloire du premier empereur.

Dans l'antiquité, la Gaule a été la perpétuelle tentation des Germains. Les Kymris ou Belges, avaient, six cents ans avant notre ère, franchi le Rhin; plus tard étaient venus les Cimbres. Enfin tout récemment, cent vingt mille Suèves commandés par Arioviste, avaient pénétré dans la vallée de la Saône, et les Édues, les Séquanais (Bour-

gogne et Franche-Comté), implorait à Rome protection contre eux. Les Helvétès (la Suisse), sans cesse harcelés par les Germains, voulaient aller s'établir sur les bords de l'Océan; mais, vaincus par César dans une grande bataille, ils furent obligés de retourner dans leur pays. César fit ensuite proposer une entrevue à Arioviste, mais sur la réponse orgueilleuse du Germain, il mena ses soldats à la rencontre des Sueves, et une bataille acharnée mit les barbares en fuite. Arioviste repassa le fleuve, blessé, avec quelques-uns des siens, et le reste de la nation des Sueves rentra dans ses forêts (58).

L'année suivante (57), les peuplades belges, inquiètes du voisinage des Romains, organisèrent une vaste coalition, et réunirent trois cent mille guerriers sur les bords de l'Aisne. César divisa les confédérés par d'habiles diversions et fit du reste de leur armée un grand carnage; puis il dompta séparément les Suessions (Soissons), les Bellovaques (Beauvais) et les Ambiens (Amiens), qui résistèrent à peine, extermina soixante mille Nerviens (Hainaut) qui le mirent en danger, prit aux Atuatiques (entre Namur et Liège) leur principale cité, en vendit cinquante-trois mille et soumit toute la Belgique, pendant que le jeune Crassus parcourait sans résistance le pays compris entre la Seine et la Loire. En 56, une légion romaine faillit être exterminée dans le Valais, et toute l'Armorique (Bretagne) se souleva. Mais César détruisit dans une bataille navale les deux cents navires des Vénètes (Morbihan), et imposa la paix aux Armoricains. En même temps, Sabinus, au nord, avait dispersé l'armée des Aulerques (le Mans), des Ebuoviques (Évreux), des Unelles (Saint-Lô), des Lexoves (Lisieux), et Crassus, au sud, avait franchi la Garonne, battu cinquante mille hommes et soumis presque toute l'Aquitaine. Durant l'hiver, quatre cent cinquante mille Usipiens et Tenctères franchirent le Rhin, mais ils furent écrasés par César près de la Meuse. Le vainqueur, pour effrayer les Germains qui seraient tentés d'imiter cet exemple, passa le Rhin, refoula dans leurs forêts les tribus voisines et, de retour en Gaule, franchit encore le détroit et descendit dans l'île de Bretagne, pour la punir des secours qu'elle avait donnés aux Armoricains. Il débarqua avec peine, après un combat au milieu des flots. Une tempête ayant dispersé l'escadre qui lui amenait sa cavalerie et brisé ses navires de charges, il se hâta de frapper un coup sur les insulaires et repassa en toute hâte sur le continent. Cette retraite ressemblait trop à une fuite pour que César ne recommençât pas cette expédition. Il retourna dans l'île l'année suivante et força cette fois les Bretons de lui livrer des otages et de lui promettre un tribut annuel.

On regardait la guerre des Gaules comme finie, elle n'était pas

encore commencée. Jusqu'alors, quelques peuples avaient séparément combattu; l'Éburon Ambiorix et le Trévire Indutiomar formèrent un vaste complot pour surprendre les Romains dispersés dans leurs quartiers d'hiver. Une légion fut détruite; Q. Cicéron, lieutenant de César, qui en commandait une autre, fut assiégé dans son camp par soixante mille Gaulois, et toute communication entre lui et Samarobriva, le quartier général des Romains, fut interceptée. Averti cependant par un esclave gaulois qui réussit à passer, César accourut avec sept mille hommes et dégagea Cicéron. Labiénus de son côté battit les Trévires (Trèves) et tua Indutiomar. Ambiorix, traqué comme une bête fauve et poursuivi de retraite en retraite, échappa. Son peuple (habitants du Limbourg) paya pour lui; il fut exterminé.

Ces exécutions augmentèrent la haine pour le nom romain, et, durant l'hiver que César passa en Italie, un nouveau soulèvement fut préparé. Le signal partit du pays des Carnutes (Chartres). Tous les Romains établis à Genabum (Orléans), grande ville de commerce sur la Loire, furent égorgés, et, le même jour, des crieurs disposés sur les routes jusqu'à Gergovie (près de Clermont), annoncèrent à cent cinquante milles de distance cette nouvelle. Un jeune Arverne de race noble, dont le père avait autrefois voulu usurper la royauté, souleva son peuple; les députés réunis de toutes les peuplades gauloises, depuis la Garonne jusqu'à la Seine, l'investirent du commandement suprême, sous le titre de vercingétorix ou généralissime. D'après son plan d'attaque habilement conçu, un de ses lieutenants, Luctère, descendit au sud pour envahir la Narbonaise, tandis que lui-même marchait au nord contre les légions: mais il s'arrêta pour soulever les Bituriges, clients des Édues, et César eut le temps d'arriver d'Italie. En quelques jours il mit la province en état de défense, chassa Luctère, franchit les Cévennes malgré six pieds de neige, traversa sans se faire connaître le pays des Édues, et ayant rejoint son armée, dirigea ses premiers coups sur Genabum (Orléans). Tout y fut tué ou vendu. Il pénètre alors dans le pays des Bituriges (Berry), et enlève Noviodunum (Nouan ou Neuvi-sur-Baranjon), en présence du vercingétorix accouru pour la sauver. En un seul jour, vingt villes des Bituriges furent par eux-mêmes livrées aux flammes; les autres peuples imitèrent cette héroïque résolution. On voulait l'affamer. Les Romains coururent à Avaricum (Bourges) et la prirent après un long siège qui coûta la vie à près de quarante mille indigènes. César raconte que, dans une tentative des assiégés pour détruire ses ouvrages, un Gaulois placé sur la muraille, lançait sur une tour embrasée des boules de suif et de poix pour activer l'incendie; frappé mortellement, il fut remplacé par un autre qui eut le même

sort. Tant que dura l'action ce poste mortel ne fut pas vide un seul instant.

Au printemps, César détacha Labiénus contre les Sénons (Sens) et les Parisiens (Paris), tandis qu'il marchait lui-même contre les Arvernes (Auvergne) pour prendre Gergovie (Clermont). Il fut repoussé par le vercingétorix. Les Édues crurent que César ne se relèverait pas de cet échec, ils massacrèrent dans toutes leurs villes ses recrues et les marchands italiens. Le proconsul, vaincu en Gaule, proscrit à Rome, n'avait plus, au dire de ses conseillers, qu'à regagner la Province: il rejeta tout projet de retraite et s'enfonça hardiment au nord, laissant cent mille Gaulois entre lui et la Narbonaise.

Le vieil Aulerque Camulogène commandait la ligue du nord et avait établi son quartier général à Lutèce (Paris), qui n'était alors qu'une petite ville renfermée tout entière dans une île de la Seine et défendue au sud par les marais de la Bièvre. Labiénus attaqua de ce côté, mais sans succès; il rétrograda sur Melodunum (Melun), et revint menacer Lutèce par le nord; Camulogène brûla la ville et les ponts, puis se retira sur les hauteurs de la rive gauche où, rejoint par Labiénus qui avait passé la Seine, il fut vaincu et tué avec presque tous ses guerriers. Labiénus put alors opérer sa retraite et rejoindre César sur le territoire sénon.

Une nouvelle assemblée de tous les députés de la Gaule, où trois peuples seuls, les Lingons (Langres), les Rèmes (Reims) et les Trévires (Trèves) évitèrent de paraître, confirma au vercingétorix le commandement suprême. César le rencontra non loin de la Saône, le battit et le poursuivit jusque sous les murs d'Alésia (Alise dans la Côte-d'Or), ville assise sur le plateau d'une colline escarpée, et qui passait pour une des plus fortes places de la Gaule. César assiégea la ville et l'armée. La résistance fut héroïque, mais après la défaite d'une grande armée de secours il fallut capituler. Le vercingétorix espérant adoucir le proconsul en faveur de ses frères, vint jeter lui-même son épée aux pieds de César. Les licteurs l'emmenèrent. Le vainqueur lui fit attendre six ans son triomphe et la mort. César n'osant pas encore aller hiverner au delà des Alpes, resta en Gaule pour surveiller le nord et l'ouest. Les Bituriges (Berry) armaient en secret; il porta dans tout le pays, au milieu de l'hiver, le fer et la flamme, écrasa les Carnutes (Chartres) et les Bellovaques (Beauvais), qui remuaient, et rejeta encore une fois Ambiorix au delà du Rhin. Toutes les cités du nord-est, même celles de l'Auvergne, donnèrent des otages. Alors il n'y eut plus de guerre que chez les Cadurques (Cahors) à Uxellodunum (Cap-de-Nac); ce fut en coupant l'eau aux assiégés qu'on les força de se rendre. César voulut cette fois faire un terrible

exemple; il fit trancher les mains à tous ceux qu'il trouva dans Uxelodunum.

Cette odieuse exécution fut le dernier acte de cette guerre terrible qui ferma glorieusement la liste des conquêtes de la république romaine. César y avait employé huit années, dix légions et les inépuisables ressources de la discipline romaine, de son génie militaire, de son incomparable activité. Après avoir dompté la Gaule par les armes, il passa une année entière (50) à la gagner, à lui faire oublier sa défaite. Point de confiscations, d'impôts onéreux; aucune de ces mesures violentes et vexatoires dont tant de proconsuls avaient donné l'exemple. Elle fut réduite en province, mais les villes conservèrent leurs lois et leur gouvernement; le seul signe de la conquête fut un tribut de quarante millions de sesterces (7 764 000 fr.) qu'elle dut payer.

XIX.

CONDITION DE LA GAULE PENDANT TOUTE LA DURÉE DE L'EMPIRE.

(50 ans avant J. C., 395 après notre ère.)

La guerre civile et une mort prématurée empêchèrent César de s'occuper de la Gaule. Auguste, devenu seul maître du monde romain, y vint l'an 27 de notre ère, et pour effacer les anciennes relations des peuples et les anciens souvenirs, changea les limites des provinces. Il étendit jusqu'à la Loire l'Aquitaine, auparavant enfermée entre les Pyrénées et la Garonne, limita la Celtique, appelée Lugdunaise, aux pays compris entre la Loire et la Seine, et fit du reste la Belgique. Il établit ensuite de nombreuses colonies romaines dans la Narbonaise, où Fréjus devint un des grands arsenaux de l'empire, fit passer le titre de capitale des Arvernes de Gergovie qui avait vu fuir César à une bourgade voisine, laquelle prit le nom d'*Augusto Nemetum*; il déshérita de même *Bratuspantium* au profit de *Cesaromagus* (Beauvais), et fit porter le nom d'*Augusta* aux capitales des Suessions (Soissons), des Véromandes (Saint-Quentin), des Tricasses (Troyes), des Rauraques (Augst), des Auskes (Auch), des Trévires (Trèves). Turones devint *Cesarodunum* (Tours), *Lemovices* fut appelé *Augustoritum* (Limoges) et *Bibracte* prit le nom d'*Augustodunum* (Autun), qu'elle allait rendre célèbre dans tout l'empire, par ses écoles.

Les privilèges furent aussi inégalement répartis. les Édues, les Rèmes conservèrent le titre d'alliés, qui fut encore concédé aux Carnutes, pour qu'au sud, à l'ouest et au nord, il y eût trois peuples

puissants intéressés au maintien du nouvel ordre social. Les Santons (Saintes), les Arvernes (Auvergne), les Bituriges (Berry), clients émancipés des Édues et les Suessions (Soissons), conservèrent leurs lois; enfin, la Gaule fut divisée en soixante circonscriptions municipales avec soixante capitales, responsables chacune des désordres qui éclataient sur son territoire. *Lugdunum* (Lyon), au confluent de la Saône et du Rhône, fut le centre de l'administration impériale dans la Gaule. Agrippa se hâta de faire partir de ses murs quatre grandes voies militaires allant à l'Océan, au Rhin, à la Manche et le long du Rhône vers les Pyrénées.

Pour ruiner le druidisme encore puissant en Gaule, Auguste fit romains tous les dieux gaulois et leur dressa des autels qui portèrent leur double nom (Belen-Apollon, Mars-Camul, Diane-Arduina, etc.). Il défendit les sacrifices humains et ne permit le droit de cité qu'à ceux qui abandonneraient les rites druidiques. La Gaule entra vivement dans la voie où l'empereur la poussait; nulle province ne devint si vite romaine.

Cette première organisation de la Gaule par Auguste fut modifiée au IV^e siècle de notre ère. On forma alors une *préfecture* des Gaules dont le siège fut à Trèves, et qui comprit les trois *diocèses* d'Espagne, de Bretagne et de Gaule, ce dernier divisé en dix-sept provinces, lesquelles étaient subdivisées en cent vingt cités.

Chaque cité avait un sénat (*curia*) et des officiers municipaux qui géraient les affaires de la ville et de son territoire, sous la surveillance du gouverneur de la province; parfois les députés de toutes les villes et même de toutes les provinces se réunissaient; mais ces assemblées n'eurent jamais de sessions régulières et tombèrent en désuétude.

Vaincus pour avoir mis trop tard un terme à leurs divisions, les Gaulois acceptèrent le joug de Rome, et portèrent dans les travaux de la paix l'activité qu'ils avaient montrée dans la guerre. Les forêts druidiques furent défrichées, les villes se multiplièrent, l'art grec s'y implanta, et l'on vit s'élever, non pas toujours par les mains d'artistes étrangers, des arcs de triomphe (à Carpentras, Aix, Arles, Orange, Autun, Saintes, Reims), des aqueducs (à Lyon, Jouy près Metz), le pont du Gard, des thermes (à Paris, Nîmes, Fréjus, Saintes) et plusieurs localités du Languedoc et de l'Auvergne, des temples dont un seul est resté debout (la Maison-Carrée de Nîmes), des amphithéâtres, dont on a trouvé les ruines dans cinquante-quatre localités de la France actuelle. Nîmes en a un magnifique, ses arènes qui, par l'admirable conservation de toutes leurs parties, sont un des édifices les plus importants pour l'histoire de l'art et la plus belle ruine laissée par les Romains sur notre sol.

Les écoles de Bordeaux, d'Autun, de Lyon et de Vienne rivalisèrent avec celles de la Grèce; et la Gaule, vaincue, envoya aux maîtres du monde des poètes, des historiens, des grammairiens et des orateurs: Valerius Cato, surnommé la Sirène latine; Cornelius Gallus, de Fréjus, poète élégiaque, ami de Virgile et d'Auguste; Trogue Pompée, du pays des Voconces (Die, dans la Drôme), le premier auteur latin d'une histoire universelle; Domitius Afer, le maître de Quintilien; Pétrone, l'auteur du *Satyricon*, tableau immoral d'une société profondément dégradée; Marcus Aper, auquel on attribue parfois un livre qui porte le nom de Tacite; Favorinus d'Arles, sophiste célèbre, ami de Plutarque et de l'empereur Adrien, et qui s'étonnait lui-même, étant Gaulois, de parler si bien grec.

Le commerce, l'industrie se développaient plus vite encore. Au II^e siècle de notre ère, l'activité avait gagné toute la Gaule, et la richesse pénétrait partout. Toulouse éclipsait Narbonne; Nîmes, si richement dotée par les Antonins de monuments splendides, effaçait l'antique cité phocéenne, Marseille, qui avait perdu ses mœurs sévères et qui laissait s'établir le proverbe répété à tous ceux qui s'oubliaient dans la mollesse: « Tu fais voile vers Marseille. » Lyon, l'ancienne métropole, voyait croître une rivale dans la ville des Trévires (Trèves), le principal boulevard de la Gaule contre les Germains. Mayence, Cologne, vingt autres cités bordaient le Rhin pour en fermer les passages. Vienne, Autun et Reims avec leurs écoles, Lutèce (Paris), qui, grâce à sa position à égale distance de la Germanie et de l'île des Bretons, devint la résidence des Césars chargés de veiller sur ces deux frontières, Langres et Saintes, avec leur industrie des caracalles (sorte de manteau en laine) qu'elles envoyaient dans toute l'Italie; Bordeaux, le port principal pour l'Espagne et la Bretagne, nous montrent la vie se répandant au centre comme à la circonférence, sur le Rhin, l'Atlantique et la Manche comme aux bords de la Méditerranée.

La langue, les lois, les arts de Rome prenaient donc possession de la Gaule, et aussi la *vie romaine*, avec l'effroyable corruption de ses mœurs. Pourtant la nationalité gauloise n'était pas complètement étouffée sous cette civilisation étrangère. Le vieil idiome celtique subsistait, surtout à l'ouest, dans l'Armorique (Bretagne), au nord dans la Belgique et même au centre chez les Arvernes. Bien des coutumes aussi s'étaient conservées: le druidisme même, quoique persécuté par les empereurs, n'avait pas entièrement disparu, car il ne représentait pas seulement de vieilles croyances, il s'était aussi énergiquement associé à la lutte pour l'indépendance. Claude proscrivit les druides, abolit leur culte et porta la peine de

mort contre ceux qui le pratiquaient, ce qui ne l'empêcha pas de durer des siècles encore. Un adversaire plus redoutable fut le christianisme. Dès le II^e siècle, il y avait des chrétiens au delà des Alpes. Lyon eut la première église des Gaules et les premiers martyrs, saint Pothin et saint Irénée. Saint Denis (vers 250) et saint Martin de Tours (vers 374) furent les principaux apôtres des provinces du nord. Ce fut de la Gaule que Constantin partit pour asseoir le christianisme sur le trône impérial, Julien pour tâcher de l'en précipiter. Elle eut deux fois aussi l'honneur de défendre énergiquement l'orthodoxie au II^e siècle avec saint Irénée, au IV^e avec saint Hilaire, et c'est en s'appuyant sur les Églises de Gaule et d'Afrique que le catholicisme maintint son unité contre les hérésies orientales.

Grâce à la loi de Constantin qui permettait aux églises de recevoir des donations, la puissance temporelle du clergé avait suivi les progrès de sa puissance morale; et dans la décadence de l'empire, les villes mal protégées par ceux qui devaient les défendre, donnèrent à leur évêque, avec le titre de *defensor civitatis*, la principale autorité dans la cité.

La Gaule avait si bien abdicqué aux mains de Rome, qu'elle n'a plus d'histoire propre. Ses destinées se confondent, depuis Auguste, avec celles de l'empire. On vit dès le règne de Tibère combien la Gaule tenait à la paix qu'elle devait aux Romains. Julius Florus essaya, en l'an 24 de notre ère, de soulever les Belges, et Sacrovir tenta d'entraîner les peuples de la Celtique. Cette révolte causa quelque émotion à Rome; mais l'abandon où les chefs furent laissés montra le peu de fondement de ces craintes. Florus et Sacrovir se tuèrent eux-mêmes. Caligula porta dans la Gaule sa folie furieuse. Claude, si sévère pour les druides, ouvrit aux Gaulois l'entrée du sénat. Le mouvement qui précipita Néron partit des bords de la Saône; l'Aquitain Vindex, gouverneur de la Lugdunaise, donna le signal auquel on répondit de toutes les provinces. L'empire fut violemment ébranlé: en deux ans (68-70) quatre empereurs revêtirent la pourpre.

Au spectacle de ces révolutions, le Batave Civilis crut le temps venu de briser le lien que César avait noué, et les druides, sortant de leurs retraites au fond des bois, annoncèrent la chute de la race latine et l'avènement des nations transalpines. Le Gaulois Sabinus prit le titre d'empereur. Mais déjà Vespasien réorganisait tout à Rome, et sa main puissante faisait rentrer les légions dans le devoir. Civilis, retiré dans les marais de la Batavie, demanda la paix, et Sabinus alla cacher neuf ans dans un souterrain, avec sa femme Éponine, sa royauté éphémère. Découvert à la fin et conduit

à Rome, il fut envoyé par Vespasien au supplice, malgré les prières d'Éponine, qui obtint du moins de partager son sort.

Plus d'un siècle se passa sans que la Gaule fournît rien à l'histoire. En 497, la bataille de Lyon décida la querelle entre Albinus et Sévère. Mais, au siècle suivant, les révolutions continuelles auxquelles le monde romain était en proie enhardirent les barbares. De puissantes confédérations se formèrent en Germanie, qui assaillirent incessamment la rive gauche du Rhin. Dans le désordre universel, la Gaule reprit la pensée de Civilis et de Sabinus : elle eut des Césars gaulois qui se succédèrent pendant treize ans (260-273). Le dernier, Tétricus, trahit lui-même son armée et se livra à Aurélien. Dès que les barbares apprirent la mort de ce prince redouté, ils se jetèrent sur la Gaule et y saccagèrent soixante et dix villes. Un autre Aurélien, Probus, accourut et rejeta les Germains dans leurs forêts, mais le nord de la Gaule n'en était pas moins couvert de ruines.

Sous le coup de ces fréquentes incursions, sous l'oppression fiscale de l'administration romaine, la prospérité dont les provinces avaient joui durant deux siècles diminua chaque jour. L'inquiétude remplaça la sécurité ; le commerce, le travail s'arrêtèrent. La misère gagna tout le pays, et quelque temps avant l'avènement de Constantin, les paysans se soulevèrent sous le nom de *bagaudes*. Il fallut que Maximien leur fit une guerre en règle.

Constance Chlore administra doucement la Gaule et chercha à en fermer les plaies. Son fils Constantin, avant d'aller vaincre Maxence et Licinius, eut soin de donner aux barbares de sévères leçons, dont le souvenir les fit tenir en repos pendant tout son règne. Mais ils avaient trop bien appris les routes de la Gaule pour n'y pas rentrer dès que la main qui en défendait les approches se retirait. Sous Constance, ils reparurent, et, pour arracher la Belgique aux Francs, ce prince fut obligé d'y envoyer Julien. L'habileté et l'énergie du jeune César délivrèrent la Gaule de ces hôtes incommodes. Toutefois, il permit à l'une de leurs tribus, les Francs Saliens, de s'établir aux bords de la Meuse inférieure. Ce fut au palais impérial de Lutèce, dont il reste encore des ruines sous le nom de palais des Thermes, que Julien fut proclamé empereur par ses soldats (360). Il ne revit plus la Gaule ; après lui, l'empire fut partagé en empire d'Orient et en empire d'Occident.

Valentinien, qui régna sur l'Occident (364), et son fils Gratien (375), tinrent les barbares en respect. Mais le Franc Arbogast tua Valentinien II, près de Vienné, et fit lui-même un empereur, le rhéteur Eugène (392). Théodose renversa le protecteur et le protégé, et, pour quelque temps, régna sur toutes les provinces.

A sa mort, l'empire fut de nouveau partagé, et la Gaule tomba dans le lot d'Honorius (395). Déjà les barbares sortis de la Germanie approchaient. En vain Honorius appela les députés de la Gaule à connaître dans des assemblées nationales, des intérêts généraux du pays, l'esprit étroit de la cité l'emporta ; on abandonna l'empereur et l'empire, et chaque ville ne songea qu'à traiter aux meilleures conditions avec les barbares. Pendant quatre-vingt-dix ans, c'est-à-dire jusqu'à la première victoire de Clovis (486), la Gaule flotta incertaine entre les diverses dominations qui se partageaient son territoire.

XX.

LES FRANCS AVANT CLOVIS — CLOVIS ET SES FILS.

Dès le commencement du v^e siècle (25 décembre 406), pendant que les légions rappelées de Gaule allaient combattre en Italie le barbare Radagaise, des Suèves, des Alains, des Vandales s'avancèrent vers le Rhin ; une tribu germanique, les Francs, voulut barrer la route à ces nouveaux venus, et tua vingt mille Vandales dans une grande bataille ; mais les alliés des vaincus survenant, les Francs furent défaits, et le 31 décembre de la même année la horde franchit le fleuve, commit d'immenses ravages, passa par-dessus les Pyrénées et alla inonder l'Espagne. Derrière ce premier ban de barbares, d'autres étaient venus à la curée. Les Burgondes, sous leur roi Gondicaire, s'arrêtèrent dans l'est, et Honorius, les trouvant plus pacifiques que leurs devanciers, leur accorda ce qu'au reste il ne pouvait leur refuser, toutes les terres qui s'étendent du lac de Genève au confluent du Rhin et de la Moselle (413).

Six ans plus tard, les Visigoths s'établissaient dans le sud-ouest, où Toulouse devenait leur capitale. Leur chef Ataulf, frère d'Alaric, avait même épousé Placidie, sœur de l'empereur Honorius, renversé au profit de son beau-frère deux usurpateurs qui avaient pris la pourpre en Gaule, et commencé pour le compte de l'empire la conquête de l'Espagne sur les Suèves et les Alains. Les Visigoths, maîtres de l'Aquitaine, ne tardèrent pas à étendre leur domination jusqu'à la Loire, et franchirent même les Pyrénées. Des Alamans occupèrent l'Alsace, des Saxons Bayeux, des Francs, tout le pays au nord de la Somme. Les cités de l'Armorique, entre les embouchures de la Loire et de la Seine, s'étaient constituées en État fédératif. Enfin, un général romain, Égidius, commandait entre la moyenne Loire et la

Somme, moins comme agent de l'empereur qu'en son propre nom.

De ces sept États, un seul allait hériter de tous les autres, celui des Francs.

Dès le III^e siècle avant notre ère, les Germains avaient formé sur la rive droite du Rhin deux formidables confédérations : au sud celle des tribus suéviques qui s'appelèrent les Alamans (les hommes), au nord celle des Saliens, des Sicambres, des Bructères, des Chérusques, des Cattes, etc., qui prit le nom de Francs (les braves). La première mention qu'on trouve de ceux-ci dans les écrivains romains est de l'an 244. Aurélien, alors tribun légionnaire, battit un corps de Francs sur le Rhin inférieur. Probus leur reprit les villes gauloises qu'ils avaient envahies à la mort d'Aurélien et en transporta une colonie sur la mer Noire (277); mais un peu plus tard, d'autres passèrent le Rhin, dévastèrent la Belgique, et reçurent de Julien les bords de la Meuse qu'ils avaient ruinés, afin de les repeupler.

Quelques chefs de ces Francs s'élevèrent aux premières charges de l'empire; Arbogast fut le premier ministre de Valentinien II; il délivra la Gaule des Germains et remplit de barbares tous les offices civils et militaires. Valentinien voulut s'affranchir de cette tutelle et fut trouvé mort dans son lit le 15 mai 392. Arbogast, n'osant se proclamer lui-même, jeta la pourpre sur les épaules d'un de ses secrétaires, le rhéteur Eugène, et fut vaincu dans une bataille près d'Aquilée. Eugène, fait prisonnier par Théodose, fut mis à mort; Arbogast se tua lui-même (394).

Les Francs essayèrent d'arrêter la grande invasion de 406. N'y ayant pas réussi, ils voulurent, eux aussi, prendre leur part de ce territoire gaulois que l'empereur lui-même abandonnait, et leurs tribus s'avancèrent dans l'intérieur du pays, chacune sous son chef ou roi. Il y eut des rois francs à Cologne, à Tournay, à Cambrai et à Téroüanne. De ces rois, Clodion, chef des Francs Saliens du pays de Tongres (Limbourg), est le premier dont l'existence soit constatée par des faits positifs. Pharamond, qu'on fait régner avant lui, n'est cité que dans des chroniques très-postérieures. Clodion prit Tournay et Cambrai, mit à mort tous les Romains qu'il y trouva, s'avança vers la Somme et arriva près de Sens où il fut vaincu par le général romain Aétius (448).

Il ne survécut pas à sa défaite; Mérovée, son parent, lui succéda comme chef des Saliens, et trois ans après les Francs se joignaient à tous les barbares cantonnés en Gaule et au reste des Romains, pour faire tête aux Huns d'Attila. Ce barbare, qui s'appelait lui-même le *fléau de Dieu*, avait franchi le Rhin, la Moselle, la Seine, détruit

Metz et vingt cités, épargné Troyes, grâce à l'évêque saint Loup, et assiégé Orléans. Aétius accourut avec toutes les nations barbares campées en Gaule que menaçait la nouvelle invasion. La bataille de Châlons (451) coûta la vie à trois cent mille hommes. Attila, vaincu, recula jusqu'en Germanie. Une action sanglante avait précédé cette grande journée; dans une rencontre des Francs et des Gépides, cinquante mille barbares étaient restés sur la place.

Childéric, fils de Mérovée lui succéda en 458; il fut chassé par les Francs mécontents de ses excès, et remplacé par le général romain Egidius. Rappelé au bout de huit ans, qu'il passa en Thuringe, il revint régner sur les Francs jusqu'à sa mort, arrivée en 481, et fut enterré à Tournai. On a découvert son tombeau en 1653. Son fils Chlodowig ou Clovis lui succéda et fut le vrai fondateur de la monarchie franque.

En 481 Clovis ne possédait que quelques districts de la Belgique, avec le titre de roi des Francs Saliens, cantonnés aux environs de Tournai, et commandait à quatre ou cinq mille guerriers. Cinq ans après, uni à Ragnachaire, roi de Cambrai, il défit près de Soissons Syagrius, fils d'Egidius, qui commandait entre la Somme et la Loire, força les Visigoths, chez qui le vaincu s'était réfugié, à le lui livrer, le mit à mort et soumit tout le pays jusqu'à la Loire : tout le monde connaît l'histoire du vase de Soissons (486).

En 493 Clovis épousa Clotilde, fille d'un roi des Burgondes et chrétienne orthodoxe. Cette circonstance eut les plus heureux résultats, car Clotilde convertit son époux; et comme tous les barbares établis dans la Gaule étaient ariens, c'est-à-dire hérétiques, Clovis se trouva seul des rois barbares partager la foi des populations gauloises. Aussi Amiens, Beauvais, Paris, Rouen ne tardèrent pas à lui ouvrir leurs portes, grâce à l'influence de leurs évêques. Les Alamans ayant passé le Rhin, Clovis marcha contre eux et les rencontra à Tolbiac; se croyant sur le point d'être vaincu, il invoqua le Dieu de Clotilde, retrouva le courage dans cette prière, et les Alamans, rejetés au delà du fleuve, furent poursuivis jusqu'en Souabe. Clovis se fit, au retour, baptiser ainsi que trois mille de ses leudes, par saint Remi, archevêque de Reims. En répandant l'eau sainte sur la tête du nouveau néophyte, l'archevêque lui dit : « Baisse la tête, Sicambre adouci, adore ce que tu as brûlé; brûle ce que tu as adoré. » Puis renouvelant la coutume du sacre des rois juifs, il l'oignit du saint chrême (496). La population gallo-romaine, opprimée par les Burgondes et par les Visigoths ariens, tourna désormais vers le chef converti des Francs ses regards et ses espérances. Il eut pour lui tout l'épiscopat. « Quand tu combats, lui écrivait Avitus, évêque de Vienne, c'est à nous qu'est la victoire. » Quelques-uns de ses leudes s'éloignèrent de lui; mais ses succès et

surtout le butin qu'on pouvait faire sous un chef si habile, les ramènèrent. Le pays entre la Loire et la Somme était soumis, et l'Armorique gagnée à son alliance.

Il attaqua alors les Burgondes, battit, près de Dijon (500), leur roi Gondebaud, assassin de son frère, le père de Clotilde, et lui imposa tribut. Puis un jour il dit à ses soldats : « Je supporte avec grand chagrin que ces ariens de Visigoths possèdent une partie des Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu, et après les avoir vaincus, réduisons leur pays en notre pouvoir. » L'armée franchit la Loire, respectant religieusement sur son passage, par l'ordre exprès du roi, les biens des églises. Le roi des Visigoths, Alaric II, fut vaincu et tué à Vouglé, près de Poitiers (507); cette ville, Saintes, Bordeaux, puis Toulouse en 508, ouvrirent leurs portes. Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, envoya en vain aux Visigoths une armée que battit Clovis, il ne leur resta en Gaule que la Septimanie (Nîmes, Béziers, Narbonne, etc.). Au retour de cette expédition, Clovis trouva les envoyés de l'empereur Anastase qui lui envoyait les titres de consul et de patrice avec la tunique de pourpre et la chlamyde. Il fixa ensuite sa résidence à Paris et extermina les uns après les autres Sigebert et Chlodéric, rois de Cologne, Chararic, autre petit roi franc, Ragnachaire et Riehaire, rois de Cambrai, Renomer, roi du Mans, pour recueillir leurs royaumes et leurs trésors. Après quoi il mourut (511) et fut enterré dans la basilique des Saints-Apôtres (Sainte-Geneviève), qu'il avait lui-même fait construire avec la reine Clotilde. Son règne avait duré trente ans, et sa vie quarante-cinq.

A la mort de Clovis, l'État qu'il avait fondé comprenait toute la Gaule moins la Gascogne, où aucune troupe franque ne s'était montrée, et la Bretagne, que surveillaient des comtes, ou chefs militaires, établis à Nantes, à Vannes et à Rennes. Les Alamans, dans la Lorraine, l'Alsace et la Souabe, étaient plutôt associés à la fortune des Francs que soumis à l'autorité de leur roi. Les Burgondes, après avoir un instant payé tribut, comptaient bien s'y refuser à l'avenir; et les villes de l'Aquitaine, faiblement contenues par les garnisons franques laissées à Bordeaux et à Saintes, étaient restées presque indépendantes.

Quant à la nation victorieuse, unie seulement pour la conquête et le pillage, elle s'était contentée de chasser les Visigoths de l'Aquitaine sans les y remplacer; la guerre terminée, les Francs avaient regagné, avec le butin, leurs anciennes demeures entre le Rhin et la Loire. Clovis lui-même s'était fixé à Paris, position centrale entre les deux fleuves, d'où il pouvait plus facilement surveiller la Bretagne, l'Aquitaine, les Burgondes et les tribus franques de la Belgique.

Les quatre fils de Clovis firent quatre parts de son héritage et de ses *leudes* ou fidèles, de manière que chacun d'eux eut une portion à peu près égale du territoire au nord de la Loire, où la nation franque s'était établie, et aussi une partie des cités romaines de l'Aquitaine qui payaient de riches tributs. Childebert fut roi de Paris avec Poitiers, Périgueux, Saintes et Bordeaux; Clotaire, roi de Soissons avec Limoges; Clodomir, roi d'Orléans avec Bourges; Thierry, roi de Metz avec Cahors et l'Auvergne.

Pendant quelques années l'impulsion donnée par Clovis continua. Thierry repoussa victorieusement des Danois qui étaient descendus aux bouches de la Meuse; et, en 530, il fit la conquête de la Thuringe. En 534, Clotaire et Childebert marchèrent contre la Bourgogne, à l'instigation de leur mère Clotilde. Clodomir, avait été vaincu et tué à Véséronce, en 524, par les Burgondes. Ses deux frères plus heureux assiégèrent Autun, mirent en fuite le roi Gondemar, et occupèrent tout le pays. Pendant ce temps, Thierry dévastait l'Auvergne qui avait essayé de se soustraire à sa domination.

Le roi des Ostrogoths d'Italie, Théodoric, avait enlevé, en 523, le Valais aux Burgondes, et le Rouergue, le Vivarais, le Velay aux Francs. A sa mort, arrivée en 526, les Francs reprirent l'offensive et ravagèrent toute la Septimanie (531) qui resta néanmoins aux Visigoths. En 533, Théodebert, fils de Thierry, reprit le Rouergue, le Velay et le Gévaudan; trois ans après, Vitigès, roi des Ostrogoths, céda aux Francs la Provence pour obtenir leur alliance contre les Grecs. Théodebert, fils et successeur de Thierry, depuis 534, alla en effet en Italie, battit les Goths et les Grecs, et pilla le pays tout à l'aise (539). Jaloux du butin qu'il rapporta, Childebert et Clotaire durent pour garder leurs leudes les mener butiner en Espagne; ils prirent Pampelune, mais ils furent arrêtés devant Saragosse et obligés de se retirer. Les Alamans de la Rhétie et les Bavares reconurent la suzeraineté des Francs; les Saxons leur payèrent tribut.

XXI.

PUISSANCE DES FRANCS MÉROVINGIENS. — CLOTAIRE I^{er}, FRÉDÉGONDE, BRUNEHAUT, CLOTAIRE II, DAGOBERT. — PRÉPONDERANCE DES FRANCS DANS L'EUROPE OCCIDENTALE. — MŒURS ET INSTITUTIONS APPORTÉES PAR LES GERMAINS AU MILIEU DES POPULATIONS ROMAINES. — BÉNÉFICES ET ALLEUX (558-638).

Cette vaste puissance se trouva réunie, en 558, entre les mains du seul Clotaire. La race de Thierry était éteinte. Childebert venait de